



La vie de Galilée

de Bertolt Brecht

Mise en scène : Jean-François Sivadier

du 12 au 16 février 2003
Théâtre de Grammont
Montpellier

Mercredi 12 et jeudi 13 février à 19h00
Vendredi 14 février et samedi 15 février à 20h45
Dimanche 16 février à 17h

Durée : 3h10 (entracte compris)



Location-réservations

04 67 60 05 45
Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement

Général : 18 € (118,07 F)
Réduit : Collégiens/lycéens/étudiants/ groupes: 11 € (72,16 F)

La vie de Galilée

de **Bertolt Brecht**

traduction **Eloi Recoing** (Editions de l'Arche)

Mise en scène :

Jean-François Sivadier

collaboration artistique :

Nicolas Bouchaud, Véronique Timsit, Nadia Vonderheyden

Assistante à la mise en scène :

Véronique Timsit

Décor :

Christian Tirole, Jean-François Sivadier

Costumes :

Virginie Gervaise

Lumières :

Philippe Berthomé, assisté de **Ronan Cahoreau-Gallier**

Son :

Stéphane Rio

Accessoires :

Christian Tirole, Dominique Brillault, Yann Chollet

avec

Nicolas Bouchaud

Galilée

Stephen Butel

Andrea, un moine

Aurélie Du Boys

Virginia, la Grande Duchesse, un moine

Eric Guérin

Priuli, le mathématicien, le très vieux cardinal, le cardinal Bellarmin, Gaffone, un homme

Denis Lebert

Sagredo, Cosme de Medicis, le petit moine

Christophe Ratandra

Ludovico, le philosophe, le Grand Inquisiteur, un moine

Christian Tirole

Federzoni, Clavius

Nadia Vonderheyden

Madame Sarti, Cardinal Barberini, Vanni, un moine

et **Dominique Brillault**

Le spectacle a été créé le 15 janvier 2001
au Théâtre National de Bretagne

Production déléguée

Théâtre National de Bretagne - Rennes

Coproduction

Le-Maillon Théâtre de Strasbourg, La Halle aux Grains-Scène Nationale - Blois,

La Rose des Vents - Villeneuve d'Ascq, Italienne avec Orchestre

avec le soutien

de l'ADAMI et de la DRAC Ile de France

Une fable sur le jeu de la raison

" La Vie de Galilée raconte la destruction d'un certain ordre du monde et l'édification d'un autre. En Italie, au début du XVIIe siècle, Galilée braque un télescope vers les astres, déplace la terre, abolit le ciel, cherche et trouve des preuves, fait voler en éclats les sphères de cristal où Ptolémée a enfermé le monde et éteint la raison et l'imagination des hommes. Il fait vaciller le théâtre de l'Eglise et donne le vertige à ses acteurs. L'Inquisition lui fera baisser les bras, abjurer ses théories sans pouvoir l'empêcher de travailler secrètement à la "signature" de son œuvre, ses **Discorsi**.

Brecht, dans une langue limpide, un immense poème construit comme une suite de variations, met en scène un chœur de femmes et d'hommes séduits et terrifiés par l'irrésistible visage de la raison qui les appelle à abandonner leurs repères : la terre n'est pas le centre de l'univers, il n'y a pas de centre, il n'y a pas de sens. Et Galilée, "joueur de la pensée", à la fois Faust et Falstaff, "penseur par tous les sens", résolument tourné vers le peuple pour lui offrir, avec l'art du doute, la liberté de regarder autrement la puissance de l'Eglise et les mouvements de l'univers.

La Vie de Galilée est une fable sur le jeu de la raison et de l'imagination, et sur le vertige qui en résulte. On essaiera de saisir ce vertige et le trouble de cet autoportrait de l'auteur se taillant dans Galilée un costume sur mesure, pour dire "sa vie dans l'art" et l'ambiguïté de son propre rapport avec l'autorité ; on essaiera de lire dans le regard obstiné de Galilée vers le ciel, celui de Brecht scrutant les régions inexplorées du théâtre qu'il lui reste à inventer.

Jean-François Sivadier

La raison n'est pas corruptible

"Dire que deux et deux font quatre constitue une preuve. Cela, entré dans un ordinateur, marche. Il en va de même du rat de laboratoire : s'il s'appuie sur le levier il reçoit de la nourriture. Mais pour comprendre une preuve — ce qui veut dire comprendre ce qu'est une preuve — il faut avoir de l'imagination. L'imagination n'est pas une faculté abstraite : elle se présente toujours revêtue de sa propre — de votre — humanité. C'est pour cela qu'en mathématiques, il n'y a ni métaphores ni comparaisons. Je pense qu'il n'existe pas de "lois naturelles", seulement des conformités — si bien que le cosmos est une gigantesque "habitude". Il doit être possible d'enfreindre une loi ; une loi se vote, elle ne s'induit ni ne se déduit. L'imagination est donc, dans l'univers, le site unique de la loi (...)

L'imagination est, au moins en partie, corruptible. Mais la raison, elle, n'est pas corruptible (...)

Il me faut combiner la raison et l'imagination. C'est seulement lorsqu'elles vont ensemble que nous sommes humains. Mais aucune des deux, à elle seule, n'est humaine ; et ensemble il leur est possible d'être corrompues. C'est cela qui confère au théâtre le rôle qui est le sien..."

Edward Bond
extraits d'une lettre du 31.08.1998
parue dans la revue Frictions

On s'aperçoit vite que la pièce parle finalement de Brecht. Si on remplace le mot science par le mot théâtre cela devient vertigineux. Galilée incarne une problématique qui a traversé toute l'œuvre de Brecht. Thèmes obsédants chez lui que celui de l'intellectuel dans la société, mais aussi celui de l'artiste par rapport au pouvoir.

Jean-François Sivadier

Nature de la "révolution brechtienne"

"Or, un homme vient, dont l'œuvre et la pensée contestent radicalement cet art à ce point ancestral que nous avons les meilleures raisons du monde pour le croire "naturel" ; qui nous dit, au mépris de toute tradition, que le public ne doit s'engager qu'à demi, dans le spectacle, de façon à "connaître" ce qui y est montré, au lieu de le subir ; que l'acteur doit accoucher cette conscience en dénonçant son rôle, non en l'incarnant ; que le spectateur ne doit jamais s'identifier complètement au héros, en sorte qu'il reste toujours libre de juger les causes, puis les remèdes de sa souffrance ; que l'action ne doit pas être imitée, mais racontée ; que le théâtre doit cesser d'être magique pour devenir critique, ce qui sera encore pour lui la meilleure façon d'être chaleureux".

Roland Barthes *La révolution brechtienne*
Editorial de la Revue Théâtre populaire (1955), dans *Essais critiques* Paris Seuil 1964

Une démonstration pédagogique

La science est avide de science...

(...) **Galileo Galileï** ou **La vie de Galilée**, est une démonstration pédagogique de certaines idées que Brecht veut faire pénétrer dans les têtes les plus obtuses.

Il s'agit — pour aller au plus court — de la lutte entre le progrès et la réaction, l'intelligence et la bêtise ; il s'agit de la lutte de ceux qui ont intérêt à brider la science contre les tenants des conquêtes de l'esprit ; il s'agit de la transformation de quelques idées morales...

Précise comme la démonstration d'un théorème, claire et simple comme une leçon de choses, est l'exposition de l'auteur, aussi bien lorsqu'il s'agit des idées nouvelles de Galilée que de sa propre vision du monde. Avec Brecht, tout prend ce caractère lumineux de deux et deux font quatre, et c'est naturel qu'il donne à son Galilée, comme premier interlocuteur, un enfant de dix ans, et que ce soit à cet enfant, qu'il explique sa nouvelle représentation du firmament. C'est là un Galilée tranquille, confiant dans la victoire de la raison et des preuves tangibles, sur l'incrédulité et la routine. Il s'agit pour lui de faire avancer la science et d'avoir le temps non pas seulement d'enseigner, mais encore d'apprendre : "La science est avide de science..." Et pourquoi ne s'approprierait-il pas la trouvaille de celui qui a fabriqué en Hollande un tube avec deux lentilles, qui grossit et rapproche les objets, puisque, avec lui, ce jouet deviendra le télescope qui fera faire à la science des pas de géant ? Et qui rapportera de l'argent à Galilée, ce qui lui permettra de continuer ses travaux scientifiques... "A nouvelle science, éthique nouvelle..."

C'est pour mieux travailler que Galilée quitte Padoue, où il est à l'abri des interdits de l'Eglise, et qu'il se rend à Florence. Qu'y risquerait-il ? Il croit que "la séduction qui émane de la preuve est trop grande." Il a tort, car l'Eglise ne s'occupe pas de preuves, elle veut garder son firmament fixe. Galilée est menacé dans sa vie et dans sa science, mais l'inconscient refuse la main que lui tend le peuple... L'inquisition s'empare du savant et à la seule vue des instruments de torture, Galilée répudie publiquement sa science, qui déjà avait gagné la foule, qui permettait à d'autres savants d'aller plus loin. "Moi, Galileo Galileï, professeur de mathématiques et de physique à Florence, abjure ce que j'ai enseigné que le Soleil est le centre du Monde, et qu'il est immobile en son lieu, et que la Terre n'est pas le centre et n'est pas immobile, j'abjure, maudis et rejette d'un coeur loyal et d'une foi sans hypocrisie toutes les erreurs et hérésies, comme en général toute autre erreur et toute autre opinion qui serait contraire à la Sainte Eglise."

Malheureux le pays qui a besoin de héros

Le désespoir de ceux qui croyaient en lui fut grand. Le voilà un homme déchu, un lâche, un traître à sa cause... Aussi la légende n'a-t-elle pas accepté la défaite d'un de ses grands hommes, elle a corrigé l'Histoire, et la gloire populaire de Galilée vient de ce "Et pourtant elle tourne !" qu'il n'a point proclamé sur le bûcher, sur lequel il n'est point monté ! Aussi n'en est-il pas question dans la pièce de Brecht, et ici l'héroïsme de Galilée n'est pas celui de la légende, pas plus que la représentation de la trahison et du courage...

Dans une scène coupée à la représentation au Théâtre des Nations, on aurait pu voir Galilée refuser de fuir la ville où sévit la peste ; pour lui, il n'y a là-dedans aucun courage, il ne peut pas abandonner ses travaux. "Malheureux le pays qui n'a pas de héros !" s'écrie l'élève désespéré de Galilée, ce petit du premier acte, devenu un jeune homme, et qui entend le maître renier sa foi. Non répond Galilée, malheureux le pays qui a besoin de héros. On pourrait longuement rêver, et même pleurer sur ces deux phrases-là...

Voilà Galilée, vieux et presque aveugle, qui vit séquestré dans une maison de campagne, avec sa fille Virginia. Elle ne lui en veut donc pas de ce que Galilée, dans son égoïsme, ait fait rompre ses fiançailles avec le jeune Hollandais qui ne tenait pas à supporter les hérésies de son futur beau-père. C'est qu'elle, la croyante, est ici pour surveiller Galilée, elle monte la garde pour le préserver de l'hérésie, elle l'espionne pour les Inquisiteurs. Et Galilée semble soumis, mais ses supérieurs, dans leur sagesse rusée, ne lui ont refusé ni papier ni encre, ils se contentent d'enfermer au Saint-Office ses écrits, page après page. Personne ne sait qu'il en possède une autre copie : il la donnera à Andréa, cet élève venu quand même le voir, et qui fera passer la frontière à la science de son maître.

Le discours final de Galilée est la somme prophétique de cette pièce, écrite avant la guerre de 1939; il dit aux savants : "Avec le temps, vous pourrez découvrir tout ce qu'il y a à découvrir, et pourtant votre progrès vous éloignerait de plus en plus de l'humanité. L'abîme entre elle et vous peut devenir un jour tel qu'à votre cri de joie devant quelque nouvelle conquête répondrait un cri d'horreur universel..." Et Galilée s'accuse non pas d'avoir répudié sa science, mais de l'avoir livré "aux puissants pour qu'ils s'en servent, pour qu'ils ne s'en servent pas, pour qu'ils s'en servent mal, uniquement d'après ce qui servait leurs buts. J'ai trahi ma profession. Un homme qui fait ce que j'ai fait ne peut plus être toléré dans les rangs des hommes de science." Voilà ce qu'est pour Galilée sa trahison. "A science nouvelle, éthique nouvelle."

Comme tout ce qu'écrit Brecht, *La Vie de Galilée* est un stimulant pour la pensée, on y trouve ce que souvent l'on approche sans savoir le cerner. Il arrive qu'en l'écoutant on se dit : "C'est trop simple !" Oui c'est simple, il s'agissait d'y penser... Et pourtant dans **La Vie de Galilée**, cette simplicité, cette clarté sont un écueil, même si elles doivent nous faciliter, au bout du compte, l'image humaine d'un Galilée, ou celle du Progrès que guettent les embûches matérielles et morales. Les raisons pédagogiques ont beau être ici en même temps des raisons artistiques et gagner finalement la partie..., c'est après l'avoir, chemin faisant, perdue ! Car ce sont elles qui sont responsables d'un premier acte où l'on s'ennuie, parce que l'auteur cherche à convaincre le spectateur de ce dont il est déjà parfaitement convaincu depuis son enfance, et sans que la démonstration devienne du théâtre. (...)

La science est aujourd'hui, pour l'humanité, un point crucial. Les savants qui en sont les porteurs subissent des pressions extra-scientifiques de la part des "puissants". Einstein, Oppenheimer, Joliot-Curie, Niels Bohr, et, aussi bien, le docteur Lamaze... Ces hommes, ces individus sont mis en face de problèmes non scientifiques et, obligés qu'ils le sont, de conjuguer leur science avec la marche du monde en général, ils les résolvent selon ce qu'ils sont. L'humanité est suspendue comme à un fil à leurs qualités humaines et individuelles... Dans l'immense travail collectif, l'étincelle du génie continue à jouer son rôle d'allumage, nous en dépendons, nous suivons avec une attention haletante la direction que prend la machine... Ce sont des problèmes d'une actualité grandiose qui se trouvent admirablement traités dans *Galileo Galilei*. (...)

Elsa Triolet

Extraits d'un article publié dans *Les lettres Françaises*,
lors de la représentation de *La Vie de Galilée*
au Théâtre des Nations par le Berliner Ensemble

Toutes les citations sont ici empruntées à la traduction
de Pierre Abraham : *Bertolt Brecht, théâtre complet* (L'Arche)

La découverte

A Maffeo Barberini, à Bologne

Florence, 2 juin 1612

Illme et Révme Seigneur et très vénéré patron,

Entre tant de faveurs que j'ai reçues de V. S. Illme et Révme, reste fixée en ma mémoire celle que V. S. me fit, lors de son récent passage, à la table du Sérme grand-duc, mon seigneur, quand Elle soutint mon parti contre l'Illme et Révme cardinal de Gonzague et d'autres d'opinion contraire à la mienne. Il m'a fallu depuis, pour obéir au commandement de Son Altesse, mettre mes raisons plus en ordre sur le papier et les faire imprimer ensuite ; et maintenant que c'est chose faite, je crois de mon devoir d'en envoyer un exemplaire à V. S. Révme en la suppliant de bien vouloir, quand Elle en aura le loisir, lire ce que j'expose en ce traité, où Elle verra, je pense, que ce n'est pas seulement à l'un de ses serviteurs qu'Elle a accordé sa protection, mais à la vérité elle-même.

V. S. a certainement eu connaissance des bruits qui circulent à propos des taches obscures continuellement découvertes et observées au moyen de la lunette dans le corps du Soleil ; et comme on m'a écrit de Rome que des hommes tenus là-bas en grande estime les tournent en dérision comme un paradoxe et une très grave absurdité, il m'a semblé utile de toucher mot de cette affaire à V. S.

Il y a environ dix-huit mois, comme je regardais à la lunette le disque du Soleil un peu avant son coucher, j'y ai découvert quelques taches très sombres ; reprenant cette observation plusieurs soirs de suite, je m'aperçus que ces taches changeaient de place, que ce n'étaient pas toujours les mêmes qui apparaissaient ou qu'elles n'étaient pas toujours disposées dans le même ordre ; que parfois elles étaient nombreuses, parfois plus rares et que parfois on n'en voyait aucune. Je fis voir à quelques amis ce phénomène bizarre et le montrai aussi, l'an dernier, à plusieurs prélats et autres gens d'étude ; la nouvelle s'en répandit en plusieurs pays d'Europe et, depuis quatre mois, j'ai courage et l'audace de publier des conclusions qui font figure de si étranges paradoxes. La seule chose qui me déplaît, c'est que les rieurs jouent, comme on dit, à coup sûr, certains qu'ils sont de ne pas perdre et courant la chance de gagner beaucoup ; en effet, si ce que j'affirme et qu'ils nient se trouvait être faux, ils pourraient se flatter d'avoir, sans aucune peine, vu juste, et mieux que d'autres après de multiples et laborieuses observations ; et si au contraire s'impose la certitude que tout ce que j'ai dit est vrai, ils seront excusés de n'avoir pas donné leur assentiment à des choses si inattendues. Si V.S. Illme a vu la lettre du pseudo-Apelles, je pourrai lui envoyer copie de celle que j'ai adressée à ce sujet au seigneur Welser ; en attendant, je vous envoie quelques dessins des taches solaires fait avec la plus grande exactitude quant au nombre, à la grandeur, à la forme, à la situation de ces taches sur le disque du Soleil, de jour en jour. S'il arrive à V. S. Illme de s'entretenir de mes théories avec des hommes d'étude, je serai heureux de savoir ce qu'ils en pensent tous, et en particulier les péripatéticiens, car cette nouveauté semble être le jugement dernier de leur philosophie : iam fuerunt signa in luna, stellis et sole ; en supposant la mutabilité, la corruption et la génération de la plus excellente substance du ciel, cette doctrine introduit d'ailleurs, avec la corruption et le changement, l'espoir d'une régénération in melius.

J'ai suffisamment ennuyé V. S. Illme et Révme. Que par l'effet de son infinie bienveillance, Elle m'excuse et me garde en ses bonnes grâces la place qu'Elle a daigné me donner. Avec mon humble salutation.

Galileo Galilei.

in Dialogues - Lettres choisies

La condamnation des doctrines de Copernic

Des inventions du diable...

Toutes les innombrables découvertes de Galilée à cette époque l'amènent ainsi à contredire les deux grandes autorités scientifiques de l'Eglise : Aristote et Ptolémée. Jésuites et dominicains, défenseurs "militants" de l'Eglise sur le terrain idéologique en particulier sont fous de rage. Galilée qui a énormément d'esprit, qui a beaucoup de relations, qui écrit en italien et est compris, par suite, par tous ceux qui ont un peu d'instruction, commence à propager la doctrine jusqu'alors peu répandue de Copernic et se moque ouvertement des péripatéticiens. Certaines de ses lettres montrent même le complet mépris dans lequel il tenait l'autorité des saintes Ecritures. Seul, ce que l'homme observe compte pour lui. Sa conception du monde, qu'il n'a d'ailleurs jamais exposée systématiquement, part essentiellement de l'expérience et de la connaissance des lois de la nature. Par là, il peut être considéré comme le fondateur de la méthode scientifique moderne.

Et le conflit s'exaspère. En 1613, les péripatéticiens réussissent à faire interdire officiellement à un professeur de mathématiques de l'Université de Pise, Castelli, d'enseigner dans son cours le mouvement de la terre autour du soleil et même d'en parler incidemment comme d'une hypothèse vraisemblable.

Galilée, qui ne cessait de défendre dans ses conversations et ses écrits les idées de Copernic, était indirectement visé. Mais en 1614, il est attaqué ouvertement dans un sermon prononcé en la cathédrale de Florence par un dominicain, le père Baccini :

Les mathématiques, concluait ce moine, sont des inventions du diable ; les mathématiciens devraient être chassés de toutes les nations chrétiennes.

Un an plus tard, le père Baccini dénonçait à l'Inquisition Galilée qui partait à Rome pour se défendre. Pendant six mois, il exposa dans les plus illustres maisons le système de Copernic, ridiculisant ses adversaires, réduisant à néant leurs pitoyables arguments dont voici quelques spécimens :

"Les animaux ont des membres et des articulations pour se mouvoir. La terre n'en a pas."

"Chaque planète est conduite par un ange. Si la terre a un ange conducteur, où est-il ? A la surface ? On le verrait ? Au centre ? C'est la demeure des démons. Un ange ne peut pas y résider."

"La terre que l'on suppose se mouvoir si vite, se fatiguerait tout comme les animaux. Si autrefois elle s'était mue, aujourd'hui elle se reposerait."

Mais l'Eglise, elle, ne désarmait pas, bien au contraire. Le 25 février 1616, les doctrines coperniciennes étaient solennellement condamnées par le Saint-Office :

Soutenir que le soleil est placé immobile au centre du monde est une opinion absurde, fautive en philosophie et formellement hérétique parce qu'elle est expressément contraire aux Ecritures ; soutenir que la terre n'est point placée au centre du monde, qu'elle n'est point immobile, et qu'elle a même un mouvement de rotation, est aussi une proposition absurde, fautive en philosophie, non moins erronée dans la foi.

Grâce à l'intervention de certains cardinaux, amis de Galilée, le nom de celui-ci n'avait pas été prononcé dans la sentence. Mais le lendemain, sur l'ordre du Saint-Office, le cardinal Bellarmino lui enjoignait d'abandonner complètement les théories de Copernic "de s'abstenir, de soutenir, enseigner ou défendre cette opinion d'une manière quelconque, par des paroles ou par écrits."

Le 5 mars, la Congrégation de l'Index (qui existe encore, elle aussi), condamnait les livres de Copernic et de Zunica¹.

¹ Diego Zunica avait soutenu les théories coperniciennes dans un ouvrage intitulé le *Livre de Job*.

Galilée et l'Eglise

La vie et surtout la condamnation de Galilée, l'un des fondateurs de la science moderne constituent un remarquable exemple de la lutte impitoyable qui s'engagea, après la Renaissance, entre l'avant-garde intellectuelle de la bourgeoisie et l'Eglise intimement liée à tout le passé féodal.

Le tribunal du Saint-Office

Une vingtaine d'années avant la naissance de Galilée, en 1542, le pape Paul II, inquiet de toute la fermentation politique et intellectuelle qui agitait le monde chrétien et, en particulier, la bourgeoisie des grands pays européens, fonda le tribunal du Saint-Office ou sacrée Congrégation cardinalice de l'Inquisition romaine et universelle. Ce tribunal devant lequel fut traduit Galilée et qui existe encore était présidé par le pape. Il avait pour mission de rechercher les hérétiques. L'enquête préliminaire était secrète : l'accusé n'était admis devant le tribunal que pour avouer sa faute et accepter la pénitence infligée ; s'il se refusait à avouer, on employait la torture. S'il s'obstinait, on le livrait au bras séculier, qui l'envoyait en général, au bûcher. C'est ainsi qu'en 1600 fut condamné à mort et brûlé, à Rome, le philosophe Giordano Bruno, l'un des plus remarquables précurseurs du matérialisme moderne.

Premiers travaux de Galilée

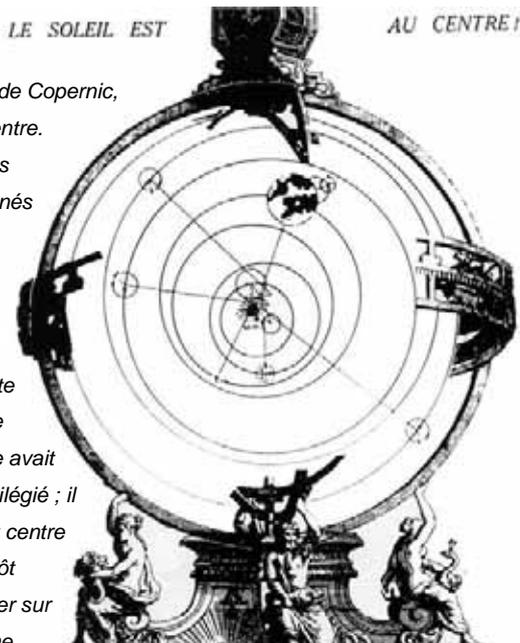
Telle était la situation quand Galilée commença ses travaux scientifiques. Il était né en 1564 à Pise. Son père était un gentilhomme aisé, cultivé et instruit. Il voulait que son fils travaillât pour réussir dans quelque carrière lucrative. Dès le début de ses études, Galilée, comme devait plus tard le faire Descartes, se heurta à la scolastique et aux théories d'Aristote qui était alors le physicien officiel de l'Eglise catholique et dont l'autorité était comparable à celle des livres saints.

Les idées aristotéliennes qui, au point de vue de la logique notamment, présentent en elles-mêmes un intérêt certain, devinrent ainsi bien souvent leur propre caricature et Aristote, tout le premier, aurait, sans doute, été bien surpris des raisonnements étranges que les "écoles" du moyen âge et

leur "scolastique" arrivaient à tirer de ses écrits pour expliquer les phénomènes naturels.

Contre une telle façon de comprendre la science, on conçoit la légitime colère du jeune Galilée. Mais il fallait être prudent. Attaquer l'Eglise trop ouvertement était bien dangereux. Galilée chercha à se couvrir de l'autorité d'un autre savant de l'antiquité et, de même que Copernic s'était réclamé de Pythagore contre Ptolémée, Galilée opposa à Aristote et surtout à ses étranges disciples l'illustre géomètre et physicien grec Archimède, l'un des rares véritables expérimentateurs de la science hellène. Suivant glorieusement ses traces, il fit de remarquables découvertes sur diverses questions d'hydrostatique, sur les lois de la chute des corps et sur l'oscillation du pendule.

Dans le système de Copernic, le Soleil est au centre. Mais les véritables centres momentanés de rotation des planètes se groupent autour du centre momentané de l'orbite terrestre. Dans ce système, Mercure avait un traitement privilégié ; il oscillait autour du centre d'un épicycle plutôt que de se déplacer sur l'épicycle lui-même.



Ces premiers travaux confirmèrent Galilée dans l'idée qu'il était ainsi "plus justement l'élève d'Aristote que ceux qui, s'arrêtant lorsqu'il faut marcher toujours, abusent de son glorieux nom pour imposer des erreurs et des illusions".

Il ne se gêna pas pour le faire savoir spirituellement sans doute, mais sans aucun fard aux zélés fanatiques du philosophe grec, à ceux que l'on appelait alors les "péripatéticiens".

Ceux-ci se vengèrent par une guerre incessante qui le contraignit à quitter Pise.

Galilée partit alors pour Padoue où il professa les mathématiques de 24 à 26 ans, avec un succès considérable. Dès cette époque, il est partisan du système de Copernic, c'est-à-dire qu'il croit, comme lui, que la terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures et autour du soleil en un an, mais il ne manifeste guère cette opinion éprouvant des craintes que l'avenir ne devait que trop justifier. Il invente le compas des proportions, construit l'un des premiers thermomètres et, en 1609, il fabrique la lunette qui porte son nom.

Grâce à ce perfectionnement technique, l'étude des astres, et en particulier celle des planètes, fit de rapides progrès... De nouveau, Galilée se heurta à la science officielle professée. Celle-ci s'en tenait, pour l'astronomie, à la **Bible** et aux théories de Ptolémée qui semblaient préciser scientifiquement les données de la **Génèse** : **la terre était fixe, au centre du monde, le soleil et les autres astres tournaient autour d'elle.**

Or Galilée, observant la planète Vénus, vit qu'elle présentait des phases analogues à celle de la lune, phases dont la théorie de Ptolémée ne pouvait rendre compte, mais que celle de Copernic expliquait parfaitement.

Il observa aussi la "libration" de la lune, c'est-à-dire l'espèce de mouvement de balancement qu'a cet astre autour de sa position moyenne. Il découvrit également quatre satellites de Jupiter. Ainsi devenait sans fondement une objection particulièrement ridicule et pourtant très tenace contre le système de Copernic : "Si la terre est une planète, disait-on, ayant la lune pour satellite pourquoi les autres planètes n'ont-elles point aussi leurs satellites ?"

En 1610, regrettant sa patrie, il quitta Padoue et alla enseigner à Florence. Il y fut très bien accueilli par le grand duc de Toscane qui devait le protéger jusqu'à sa mort. Mais il était moins libre, au point de vue de ses idées, que dans sa précédente résidence qui dépendait de la République de Venise, l'un des Etats de cette époque les plus puissants économiquement et les plus indépendants politiquement... Il allait bientôt s'en apercevoir.

En 1611, il va à Rome et réussit à convaincre les astronomes de la ville papale de la justesse de ses premières observations célestes. Mais il est en même temps l'un des premiers à découvrir les taches du soleil et montre que cet astre tourne sur lui-même. Nouveau scandale, Aristote prétendant que les corps célestes sont parfaits et que le ciel est incorruptible. Galilée ose aussi affirmer que d'autres astres et, en particulier, la lune, pourraient bien être habités, opinion d'autant plus hardie que Giordano Bruno avait été brûlé, quelques années plus tôt, pour l'avoir soutenue.



La
lunette
de
Galilée

Les cieux sont solides et polis comme un miroir de bronze

Le procès de Galilée

Galilée retourne prudemment à Florence, car sa situation à Rome commence à devenir dangereuse. Désormais, il ne parlera plus du système de Copernic, que comme d'une "hypothèse". Mais il en parlera encore, dans le **Saggiatore** qu'il écrivit contre un père jésuite qui l'avait stupidement attaqué, puis dans ses célèbres **Dialogues**.

Ce dernier ouvrage fut dédié par son auteur (ironie ou prudence ?) à l'un des cardinaux qui l'avaient protégé en 1616 et qui, entre temps, était devenu pape sous le nom d'Urbain VIII. Dans ces **Dialogues**, Galilée imagine que deux de ses amis, Sagredo et Salvati, exposent la doctrine de Copernic à un péripatéticien nommé Simplicio (Simplicius était le nom d'un commentateur d'Aristote, mais *semplice* veut aussi dire imbécile en italien). Galilée se garde toujours de conclure et conserve un ton très déférent envers l'Eglise ; il est toutefois bien difficile au lecteur de ne pas être pour les coperniciens, car Simplicio ne comprend rien ; il fait des raisonnements stupides ; il lui arrive des aventures ridicules, comme des accidents de gondole.

Cependant, le pape et les inquisiteurs furent d'abord dupes de la correction apparente de l'ouvrage et donnèrent les autorisations nécessaires pour qu'il pût paraître. Les **Dialogues** remportèrent un succès extraordinaire. Nul mieux que les Italiens cultivés de cette époque à l'esprit si fin et si délié ne pouvait apprécier, à sa juste valeur, la délicate ironie de Galilée. Ce fut l'une des causes de la perte de celui-ci. L'intelligence un peu lente des princes de l'Eglise commença à entrevoir la vérité. Urbain VIII reconnut, quand on le lui eut signalé, un de ses arguments favoris dans la bouche de Simplicio. C'en était trop. Il fallait agir. On formula donc contre Galilée l'accusation d'avoir violé l'ordre qu'on lui avait donné en 1616.

Le 15 septembre 1632, le pape avise le grand-duc de Florence qui multipliait ses efforts en faveur de son "premier mathématicien" que les **Dialogues** sont déferés au jugement de la sainte Inquisition. Galilée reçoit l'ordre de partir pour Rome en novembre. Comme il tardait à quitter Florence, l'assesseur du Saint-Office le menaça, en janvier 1633, d'une "résolution extrême". Galilée partit, malgré son grand âge et l'hiver rigoureux.

Arrivé à Rome, il dut se constituer prisonnier du Saint-Office ; il comparut plusieurs fois devant le tribunal de l'Inquisition et essaya d'abord de discuter avec les cardinaux :

"Cependant, écrivait-il à un ami, j'exposai mes preuves, je ne pus réussir à me faire comprendre ; on coupait tous mes raisonnements et l'on m'opposait sans cesse le passage de l'Ecriture sur le miracle de Josué comme la pièce victorieuse de mon procès. Je citai, à mon tour, ces étranges paroles des livres saints : Les cieux sont solides et polis comme un miroir de bronze. On me répondit par des injures."

Plusieurs fois Galilée fut amené devant ses juges et dut subir d'épuisants interrogatoires. Agé, affaibli par le dur régime des prisons papales, il ne s'entêta pas dans une résistance dangereuse et se défendit prudemment d'avoir voulu soutenir une opinion déjà condamnée, évitant ainsi le sort tragique de Giordano Bruno.

Mais le tribunal du Saint-Office, s'il lui faisait grâce de la vie, ne le tenait pas pour quitte. Le 22 juin 1633, il le faisait comparaître une dernière fois devant lui pour lui signifier sa condamnation. Voici, presque intégralement, le texte de cette extraordinaire sentence, qui se passe de tout commentaire.

"Attendu que l'année dernière parut à Florence ce livre, dont le titre indiquait que tu en étais l'auteur, puisqu'il est intitulé : **Dialogues** de Galileo Galilei sur les deux principaux systèmes du monde de Ptolémée et de Copernic, et que la Sainte Congrégation fut informée que la publication de ce livre avait eu pour effet d'accroître de jour en jour cette fausse opinion du mouvement de la terre et de la fixité du soleil ;

Le susdit livre fut examiné avec soin et l'on y reconnut une évidente transgression du susdit ordre qui t'avait été signifié.

Et attendu qu'il nous paraissait que tu n'avais pas dit toute la vérité relativement à ton intention, nous avons jugé nécessaire de recourir à un examen rigoureux de ta personne dans lequel (sans préjudice aucun des choses que tu as avouées et qui ont été ci-dessus prouvées contre toi), en ce qui touche ta dite intention, tu as répondu catholiquement.

Par ces motifs, ayant vu et mûrement considéré les mérites de ta cause, en même temps que tes aveux et tes excuses, et tout ce qui devait être en droit vu et considéré, nous prononçons contre toi la sentence définitive ci-dessous transcrite :

Le jugement

Jugeons et déclarons que toi, Galilée, surnommé, pour les motifs exposés dans cet acte et avoués par toi comme dessus, tu t'es rendu pour ce Saint-Office véhémentement suspect d'hérésie en ce que tu as cru et soutenu une doctrine fausse et contraire aux saintes et divines Ecritures savoir : que le soleil est le centre de l'ordre terrestre ; qu'il ne se meut pas d'Orient en Occident, que la terre se meut et n'est pas le centre du monde ; et que cette opinion peut être soutenue et défendue comme probable, après qu'elle a été déclarée et définie contraire à la sainte Ecriture, et que tu as conséquemment encouru toutes les censures et toutes les peines édictées et promulguées contre les délinquants par les sacrés canons et les autres constitutions générales et particulières, desquelles peines il nous plaît de t'absoudre à la condition que, préalablement, d'un cœur sincère et d'une foi sans arrière-pensée, en notre présence, tu abjureras, maudiras et détesteras les susdites erreurs et hérésies contraires à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, selon la formule que nous t'imposerons.

Et afin que ta pernicieuse erreur et ta grave transgression ne demeurent pas impunies, et aussi afin que tu sois à l'avenir plus circonspect et que tu serves d'exemple aux autres, nous décrétons que, par un édit public, soit prohibé le livre des **Dialogues** de Galiléo Galilei, et nous te condamnons à la prison spéciale de notre Saint-Office pour un temps qu'il nous appartiendra de déterminer, et nous t'imposons, à titre de pénitence salutaire, de réciter, pendant trois années, une fois par semaine, les sept psaumes de la pénitence ; nous réservant le pouvoir de diminuer, de changer ou de supprimer entièrement les susdites peines et pénitences. Ainsi nous prononçons, nous, cardinaux soussignés, F. d'Ascoli, Bentivoglio, F. de Crémone, Saint-Onulfe, Gypsius, Varospi, Ginetti.

L'abjuration de Galilée

Moi Galiléo Galilei, fils de feu Vincent Galilei, Florentin, âgé de soixante-dix ans, personnellement en état de jugement et agenouillé devant vos éminentissimes et révérendissimes seigneuries, les cardinaux inquisiteurs généraux contre les crimes d'hérésie dans l'universalité de la République chrétienne, ayant sous les yeux les saints Evangiles, que je touche de mes mains, je jure que j'ai toujours cru, que je crois actuellement et qu'avec l'aide de Dieu je croirai toujours tout ce que soutient, reconnaît et enseigne la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, etc., etc.

De ce document inouï, la phrase relative à un examen rigoureux de la personne de Galilée a retenu l'attention des historiens. Beaucoup y ont vu la preuve que l'illustre savant avait été torturé. Aucun autre texte ne confirme, ni ne contredit cette interprétation. De toutes manières, il est hors de doute que Galilée, au moment de son procès, souffrait dans les prisons du Saint-Office de multiples et pénibles privations que son grand âge lui rendait encore plus dures à supporter.

Le 22 juin 1633, le prisonnier fut conduit dans l'Eglise du couvent de la Minerve et là, à genoux et en chemise (l'humiliation traditionnelle ne lui fut pas épargnée), il dut entendre la lecture de la sentence qui le condamnait et dut ensuite prononcer la formule d'abjuration qui lui était imposée.

On peut aisément supposer ce qu'étaient, en réalité, les sentiments du vieillard pendant cette extraordinaire cérémonie et l'on raconte qu'au moment où il se relevait, après avoir abjuré, il frappa la terre du pied, disant à mi-voix « e pur si mu ove! » (et pourtant elle se déplace!).

Désormais sous la dépendance du Saint-Office, Galilée fut d'abord interné dans la villa Médicis à Rome, puis le 30 juin un décret lui assigna comme lieu de réclusion le palais de l'archevêque de Sienne. Cette captivité dura jusqu'en décembre 1633; on autorisa alors Galilée à se retirer dans sa métairie d'Arcetri, près de Florence.

Il ne pouvait rien publier dans sa patrie et quand, en 1636, il eut terminé le manuscrit de son traité de mécanique, il le remit très prudemment au comte de Noailles, ambassadeur de France à Rome, qui le fit imprimer en Hollande.

Une série de malheurs vinrent encore assombrir la triste vieillesse de Galilée. Il perdit l'une de ses filles qui lui était très chère et, quatre ans avant sa mort, devint complètement aveugle. Il ne cessa pourtant point de travailler et il s'occupait de mécanique lorsqu'il fut pris de battements de cœur et mourut, après deux mois de maladie, le 8 janvier 1642.

Galilée

1564-1642

Plus de trois cents ans après la mort de Galilée, il n'est encore presque pas possible de parler de lui sans passion. Qui fut-il donc ? Un renégat ? Un grand inventeur ? Un penseur ? Un ambitieux avide de récompenses ? Un de ces joyeux libertins de la Renaissance ? Un homme qui a beaucoup souffert ? - Tout a été dit de lui. Il a été loué pour des découvertes qu'il n'a pas faites, pour des mots qu'il n'a jamais prononcés (tel le fameux "Et pourtant elle tourne"). L'Église l'a condamné pour avoir défendu une vérité reconnue depuis comme telle par elle-même, mais qui n'en était pas une à l'époque où il l'exprima ; elle ne l'a jamais réhabilité ; elle ne lui a jamais pardonné.

Galilée naquit le 15 février 1564 - trois jours après la mort de Michel-Ange. Son père, Vincenzo, était un homme d'une vaste culture, il combinait le commerce du drap avec la musique, surtout la "musique spéculative". Vincenzo fit tout pour éveiller chez son fils le goût des arts. Galilée apprit entre autres le luth, qui devint son instrument favori, et l'orgue qui le consola pendant les derniers jours de sa vie. Il fréquentait les peintres de son époque dont certains lui demanderont plus tard conseil. Et il avoua, des années plus tard, que, si les circonstances lui avaient permis de choisir lui-même sa profession, il serait devenu peintre.

Lorsque Galilée eut dix ans, la famille retourna pour quelque temps à Florence et l'envoya faire ses premières classes chez les moines de Vallembrosa. De retour à Pise en 1581, il fut inscrit à l'université de cette ville.

Si Vincenzo avait tout entrepris pour faire de son fils Galilée un humaniste accompli, il négligea cependant les mathématiques, car il destinait son fils aux études de médecine qui n'avaient alors rien de commun avec les mathématiques. Mais Galilée, " ayant entendu vanter l'utilité de cette science ", demanda à un familier de la maison de lui expliquer, à l'insu de son père, quelques-unes des propositions d'Euclide. Son père l'ayant empêché de terminer avec son maître le livre 1, Galilée voulut savoir s'il ne pouvait pas le comprendre seul, jusqu'au bout. Tout en faisant semblant d'étudier Hippocrate et Galien, toujours ouverts sur la table, il arriva sans aucune difficulté au sixième livre ; après quoi son père, surpris par "sa rare faculté d'inventer de nouveaux problèmes", céda et lui permit d'abandonner la médecine pour les mathématiques.

Galilée étudia pendant quatre ans dans sa ville natale, sans obtenir le moindre titre académique ; ensuite, il passa quatre années à Florence, interrompues par un bref voyage à Rome.

En 1589, il est nommé professeur de mathématiques à Pise. Pour un salaire de 60 scudi par an - ce qui paraît bien maigre comparé aux 2000 scudi que gagnait alors le titulaire de la chaire de médecine.

Dans son propre domaine, Galilée, à 25 ans, avait déjà son mot à dire. Et il le dit assez énergiquement pour qu'on l'appelle "le bagarreur ". Si, dans ses cours, il s'en tenait encore fidèlement à Aristote et enseignait la cosmologie ptoléméenne, il préférait déjà à "sa majesté péripatéticienne ", l' "inimitable" Archimède.

Sa première découverte, Galilée l'avait faite à Pise, lorsque, à 19 ans, il s'aperçut de la constance du temps d'oscillation du pendule, en le comparant à son pouls.

A la fin de son séjour à Pise, Galilée écrit son premier ouvrage antiaristotélien, **Del Motu**, qui ne sera publié que trois cents ans plus tard, mais dont une grande partie entrera dans la composition de son dernier et plus important ouvrage : **Les Discorsi**. Les problèmes traités dans **Del Motu** l'occuperont durant toute sa vie.

A 28 ans, Galilée quitta Pise et son grand-duc pour Padoue et la république de Venise. Nommé professeur de mathématiques pour six ans, il en passera finalement 18, qui seront, selon ses propres mots, les dix-huit plus belles années de sa vie. De sa liaison avec la Venitienne Marina Gamba naissent, pendant son séjour à Padoue, un fils, Vincenzo, et deux filles, Virginia et Livia.

Vincenzo sera plus tard légitimé par le grand-duc de Toscane. Les deux filles seront mises au couvent, "solution" souvent reprochée à Galilée, mais peut-être difficile à éviter à cette époque.

Les découvertes Galilée

- Périodicité des oscillations du pendule
- Thermomètre
- Balance hydrostatique
- Compas de proportion
- Lois du mouvement des corps pesants
- Télescope
- Montagnes de la lune
- Composition stellaire de la Voie Lactée
- Taches et rotations du soleil
- Satellites de Jupiter
- Anneau de Saturne
- Phases de Vénus
- Equilibre des corps flottants

Lorsque Galilée fit ses observations sur Vénus, il avait quitté Padoue pour Florence ; les dix-huit plus belles années de sa vie étaient bien finies, et il caressait l'idée de quitter l'atmosphère assez mesquine d'une ville où, après tout, sa situation matérielle n'était pas tellement brillante.

Dans cette même année, 1610, Galilée est nommé premier mathématicien de l'université de Pise, sans obligation d'y résider, et premier mathématicien et philosophe de Toscane. Pendant plus de 20 ans, à Florence, il fut d'avantage philosophe que mathématicien ; il se préparait maintenant à apparaître sur le " théâtre du monde " pour défendre la cause de Copernic, et c'était là, plus œuvre de philosophe que de mathématicien.

En 1632, Galilée écrivit un livre qui portait sur le système de Copernic. Mais 6 mois après la parution du livre, sa diffusion fut interdite et tous les exemplaires saisis ; deux mois plus tard, l'Eglise catholique donna l'ordre à Galilée de se présenter à Rome pour être jugé devant jury.

En 1633, c'est un vieillard fragile, de près de 70 ans, qui arriva à Rome. Les amis de Galilée demandèrent que l'on eût pitié de lui, mais en vain. Etant retenu dans les locaux du Saint-Office, pendant son procès, on lui montra les instruments de torture, et, connaissant le deuxième degré de l'escalade, leur simple vue lui suffit. Menacé de torture, il répondit : "Je suis entre vos mains. Faites de moi ce que vous voulez."

Le 22 juin de cette même année, Galilée fut condamné à l'unanimité par le conseil du Saint-Office à l'abjuration et à la détention de la Sainte Congrégation : " Nous prononçons, jugeons et déclarons que toi, Galilée, tu t'es rendu véhémentement suspect d'hérésie... comme ayant cru et soutenu une doctrine fautive et contraire aux saintes et divines Ecritures, à savoir que le soleil est le centre de l'univers, qu'il ne se meut pas d'orient en occident, que la terre se meut et n'est pas le centre du monde."

Une dizaine de jours plus tard, Galilée prononça, agenouillé, dans l'église Santa Maria sopra Minerva de Rome, la formule d'abjuration qui commençait ainsi: "Moi, Galilée, à la soixante-dixième année de mon âge, constitué personnellement en justice et ayant devant les yeux les saints Evangiles que je touche de mes propres mains d'un cœur et d'une foi sincères, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur, l'hérésie du mouvement de la terre."

Une semaine après l'abjuration, Galilée avait été autorisé à vivre en résidence surveillée, à Sienne, chez l'archevêque Piccolomini, son ami, dont la conversation aimable lui donna "tant de quiétude et de satisfaction de l'âme" qu'il se sentit capable de reprendre, après quelques temps, ses études sur la résistance des matériaux et d'autres spéculations.

Le 8 janvier 1642, après deux mois de maladie, Galilée mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans. Sur ordre du grand-duc, le corps de Galilée fut enseveli dans une chapelle latérale de Santa Croce où se trouvait le caveau de sa famille.

Brecht connaît Einstein et déclarera avoir eu le plaisir d'entendre de sa bouche les propos suivants, qu'il prêtera à Galilée s'adressant au Cardinal Barberini : Monseigneur, si Dieu avait construit le Monde comme ceci (*il répète le mouvement extrêmement compliqué tracé par le Cardinal*) alors il aurait également construit nos cerveaux comme ceci (*il répète le même tracé compliqué*) de sorte que ce parcours serait pour eux le plus simple. J'ai confiance en la raison.

Brecht et la modernité

"Quoi qu'on décide finalement sur Brecht, il faut du moins marquer l'accord de sa pensée avec les grands thèmes progressistes de notre époque : à savoir que les maux des hommes sont entre les mains des hommes eux-mêmes, c'est-à-dire que le monde est maniable ; que l'art peut et doit intervenir dans l'histoire ; qu'il doit aujourd'hui concourir aux mêmes tâches que les sciences, dont il est solidaire ; qu'il nous faut désormais un art de l'explication, et non plus seulement un art de l'expression ; que le théâtre doit aider résolument l'histoire en dévoilant le procès ; que les techniques de la scène sont elles-mêmes engagées ; qu'enfin, il n'y a pas une essence de l'art éternel, mais que chaque société doit inventer l'art qui l'accouchera au mieux de sa propre délivrance".

Roland Barthes *La révolution brechtienne*
Editorial de la Revue Théâtre populaire (1955), dans *Essais critiques* Paris Seuil 1964

1938, Bertolt Brecht est en exil au Danemark.

En 1938, lorsque Brecht commence à travailler, dans un Danemark encore libre, à **La Vie de Galilée**, les assistants de Niels Bohr² l'aident à reconstituer le système de Ptolémée. Il apprend d'eux en même temps, la puissance considérable de l'atome et peut rêver aux bienfaits que l'humanité toute entière retirera de cette inépuisable source d'énergie.

Qu'importe, trois siècles avant, l'abjuration de Galilée, s'il peut à ce prix poursuivre ses expériences, en tirer des déductions, et rédiger des conclusions que son disciple sauvera ?

Le reniement du savant apparaît donc en 1638 comme une ruse tactique parfaitement justifiée. Au disciple Andréa qui lui dit : " Vos mains sont sales", il répond : "Mieux vaut sales que vides".

1945, Bertolt Brecht est en train d'élaborer avec Charles Laughton une version américaine de **La Vie de Galilée** quand la bombe atomique fait brusquement ses débuts à Hiroshima et Nagasaki.

Du jour au lendemain la biographie de Galilée prend un sens différent.

L'infernal effet de la bombe.

Lorsque dans les premières années de mon exil au Danemark, j'écrivis **La Vie de Galilée**, je fus aidé dans la reconstitution de l'univers de Ptolémée par des assistants de Niels Bohr, qui travaillaient sur le problème de la désintégration de l'atome. Mon intention était notamment de donner une image sans fard des temps nouveaux, entreprise difficile, car chacun autour de moi était convaincu qu'il manquait à notre propre temps tout ce qui fait des temps nouveaux. Rien n'avait changé dans cette situation lorsque des années plus tard, j'entrepris, en collaboration avec Charles Laughton, d'élaborer une version américaine de la pièce. Au milieu de notre travail, l'"âge atomique" fit ses débuts à Hiroshima. Du jour au lendemain, la biographie du fondateur de la physique moderne prenait un sens différent.

L'infernal effet de la Bombe faisait apparaître le conflit de Galilée avec les pouvoirs du temps sous un éclairage nouveau et plus brutal. Nous n'avions à faire que peu de changements, dont aucun ne portait sur la structure. Dès la version originelle, l'Eglise était montrée comme pouvoir temporel, son idéologie comme fondamentalement interchangeable avec bien d'autres. Dès le début, la clef de la colossale figure de Galilée avait été sa conception d'une science liée au peuple. Pendant des siècles et dans toute l'Europe, le peuple, dans la légende de Galilée, lui fit l'honneur de ne pas croire à son abjuration, alors que depuis longtemps déjà il se moquait des savants, voyant en eux de drôles d'oiseaux, enfermés dans leurs spécialités, coupés de la vie pratique et apparentés aux eunuques.

Il est nécessaire de savoir que cette représentation a eu lieu à l'époque et dans le pays où la bombe atomique venait d'être fabriquée et utilisée militairement et où les recherches atomiques s'enveloppaient désormais d'un mystère opaque. Le jour où la bombe fut lâchée sera difficilement oublié de tous ceux qui l'ont vécu aux Etats-Unis...

La grande ville se dressa dans un deuil prodigieux. L'auteur n'entendit de la bouche des receveurs d'autobus et des marchandes des quatre-saisons que des paroles d'épouvante. C'était la victoire, mais la honte d'une défaite. Puis vint le secret qu'imposèrent les militaires et les hommes politiques sur l'immense source d'énergie, et dont s'émurent les intellectuels. La liberté de la recherche, l'échange des découvertes, la communauté internationale des chercheurs, tout cela était arrêté net par des autorités dont on se méfiait beaucoup. De grands physiciens abandonnaient comme pris de panique le service de leur gouvernement belliciste ; un des plus notoires accepta une chaire où il était obligé de gaspiller son temps à enseigner les rudiments les plus élémentaires, uniquement pour échapper à l'obligation de travailler pour cette autorité-là. Il était devenu déshonorant de découvrir quelque chose.

Bertolt Brecht

Texte français d'Armand Jacob et Edouard Pfrimmer
Extrait de *Image sans fard des temps nouveaux*.

² Niels Bohr : physicien danois (Copenhague 1885 – 1962), spécialiste de la physique nucléaire.

Bertolt Brecht

Bertolt Brecht est né en 1898 à Augsbourg, petite ville de Bavière. Après une éducation classique, il commence à écrire très tôt et publie son premier texte en 1914 dans un quotidien. Il entame des études de philosophie à Munich et écrit en 1918 sa première pièce, **Baal**, suivie en 1919 de **Tambours dans la nuit** et en 1921 de **Dans la jungle des villes**, trois pièces inspirées du mouvement expressionniste. Il se marie en 1923 avec Marianne Zoff – il aura tout au long de sa vie de nombreuses liaisons amoureuses et plusieurs enfants – et reçoit le prix Kleist pour ses premières pièces, toutes créées sur scène en 1922-23. Brecht rencontre l'actrice viennoise Helen Weigel et s'installe avec elle à Berlin. Il fait la connaissance de Kurt Weill en 1927 et crée avec lui **l'Opéra de quat'sous**, qui fut immédiatement un grand succès : le Theater am Schiffsbauerdamm est désormais à sa disposition. Marié avec Helene Weigel, il écrit et met en scène une ou deux pièces par an, dont **La Mère**, **Homme pour homme**, **Mahagonny**, **Happy End**, **Sainte Jeanne des abattoirs**, **Têtes rondes et têtes pointues**. Parallèlement à son adhésion au marxisme, il met au point sa théorie du théâtre épique qu'il exposera dans son **Petit Organon pour le théâtre** publié en 1948.

En février 1933, Brecht et Weigel s'enfuient en Suisse, puis à Paris, avant de s'installer à Svendborg au Danemark. En 1935, ils se rendent à Moscou et ensuite à New York pour la première américaine de **La Mère**. Brecht écrit coup sur coup **Grand peur et misère du troisième Reich**, **La Vie de Galilée** et **Mère Courage et ses enfants**. Au moment de l'invasion du Danemark, le couple reprend son errance et se réfugie en Suède, puis en Finlande, et part finalement pour New York en 1941. La même année, la création mondiale de **Mère Courage et ses enfants** (encore sans les chansons) a lieu à Zurich, où **La Bonne Ame de Se-Tchouan** et **La Vie de Galilée** seront également créés. Comme de nombreux écrivains en exil, Brecht s'installe à Hollywood en 1942 et travaille pour le cinéma (adaptation cinématographique de Galilée avec Charles Laughton).

Il retourne en Europe en 1947, d'abord à Zurich, puis s'installe définitivement à Berlin-Est à partir de 1948. En 1949, Brecht et Weigel obtiennent la nationalité autrichienne. Le couple fonde le Berliner Ensemble, leur "troupe officielle", installée au Deutsches Theater. Désormais autant auteur que metteur en scène de pièces du répertoire classique, Brecht entreprend la publication de ses œuvres complètes à partir de 1954, année où il reçoit le prix Staline. Des tournées internationales se succèdent, dont celle en France en 1954, événement décisif pour l'histoire du théâtre français. Après un voyage à Milan pour assister à **l'Opéra de quat'sous** mis en scène par Giorgio Strehler, Brecht, très malade, meurt le 14 août 1956. Sa femme continuera de diriger le Berliner Ensemble, fidèle héritière de son œuvre qui, outre les pièces de théâtre, comprend également des recueils de poèmes, des contes, des écrits théoriques sur le théâtre et des essais.

Entretien avec Jean-François Sivadier

Après **La Folle Journée ou le Mariage de Figaro** créé au TNB il y a deux ans, cette nouvelle mise en scène vous confronte pour la première fois à un texte de Brecht ?

Oui c'est ma première mise en scène d'un texte de Brecht. Mais il ne ressemble pas aux autres. Deux choses m'ont fasciné : l'humanité qui affleure dans ce texte, et le fait que Galilée embarque avec lui de jeunes disciples qui se retrouvent orphelins à la fin de la pièce. Autre chose, la forme même de la pièce, qui parle d'un conflit entre Galilée et le pouvoir, représenté par l'Eglise, conflit qu'on ne voit pourtant jamais directement. Si Brecht avait voulu nous le montrer il aurait certainement écrit une scène entre Galilée et l'Inquisition, voire le procès de Galilée. Il montre seulement les gens qui attendent pendant le procès. Ce qui l'intéresse n'est pas la reconstitution historique, mais plutôt ce que, politiquement et humainement, le parcours de Galilée va changer.

Qu'est-ce que Galilée incarne pour Brecht ?

On s'aperçoit vite que la pièce parle finalement de Brecht. Si on remplace le mot science par le mot théâtre cela devient vertigineux. Galilée incarne une problématique qui a traversé toute l'œuvre de Brecht. Thèmes obsédants chez lui que celui de l'intellectuel dans la société, mais aussi celui de l'artiste par rapport au pouvoir. Thèmes présents dans cette pièce qui porte cette double dimension : l'histoire de Galilée, le monde des sciences et de l'astronomie, d'une part, et ce que Brecht veut aussi raconter à travers cela, d'autre part. Ce que Brecht dit, à certains moments, de la science est presque désinvolte. Il aurait pu écrire une pièce plus complexe, ne serait-ce que parce que l'histoire de Galilée est plus complexe, mais il a d'abord voulu cibler quelque chose de politique.

En affirmant la révolution de la terre autour du soleil, Galilée est... révolutionnaire !

Ce que dit Galilée : il n'y a plus de centre, et chacun doit se positionner par rapport à cela. Edward Bond dit que le monde moderne a commencé le jour où Galilée a regardé dans sa lunette, et que pour être humain il faut savoir où l'on est. Donc, à partir du moment où Galilée dit qu'on ne sait pas exactement où l'on est, et que la terre n'est pas au centre, cela change tout, politiquement, et humainement. Chacun est obligé de se définir par rapport à cela.

Le théâtre de Brecht est-il si didactique et démonstratif qu'on le dit parfois ?

Brecht n'a jamais voulu cela. Cette réputation vient de la façon dont beaucoup de gens ont monté ses pièces en France, y compris ceux qui l'aimaient. C'est un théâtre où il y a du texte mais j'ai tendance à penser que l'écriture et la parole doivent être organiques. Galilée n'est pas présenté comme un vieux savant entouré de bouquins mais comme quelqu'un qui raisonne par les sens. Il n'a jamais autant d'idées que quand il est en train de manger. Si on commence à lire la pièce ainsi, cela change beaucoup de choses. Si on pense que ces gens ne sont pas en train de discuter mais qu'ils sont en train de véhiculer de la pensée, ce n'est pas la même chose. Pour moi la pensée au théâtre est une matière forte, et pas intellectuelle. Les gens qui parlent dans **La Vie de Galilée** touchent à un sujet qui leur donne, au sens propre comme au figuré, le vertige.

Galilée met le monde cul par-dessus tête...

La pièce n'oppose pas le pouvoir qui aurait tort et Galilée qui aurait raison. Tout le monde pense que Galilée peut avoir raison. Le problème est plutôt ce qu'il faut dire et ce que cela va changer. Quel monde, quelle société peut-on reconstruire à partir de cela ? Chacun travaille avec cette question envisagée de différents points de vue. Pour certains, c'est un monde absolument impossible.

Et en disant cela Brecht propose également un monde comme cela. Il voulait être l'Einstein du théâtre, inventer un nouveau théâtre, changer le centre du théâtre. C'est comme si Galilée disait on va inventer un nouveau théâtre, on va changer les règles et pendant toute la pièce on se demande si cela est possible et si même on arrivera physiquement à tenir debout dans cet univers-là. Par exemple, chose inouïe, le petit moine qui dit : ma famille, ce sont des paysans malheureux mais c'est un malheur organisé. Si on lève cela ils vont être perdus, ils ont besoin d'avoir un ordre quel qu'il soit...

Galilée est Brecht ?

C'est aussi avec la raison et l'imagination qu'on fait du théâtre, c'est ce que dit Edward Bond. Galilée travaillant aux questions qui l'obsèdent, c'est pour Brecht un formidable moyen de parler de lui.

Il y a eu plusieurs versions de la pièce, une première où Brecht faisait de Galilée un héros, celui qui se rétracte devant l'Inquisition et qui réussit quand même à travailler, bien qu'il soit pratiquement prisonnier de l'Inquisition. Pendant que Brecht travaillait à la version américaine de la pièce avec Charles Laughton, il y a eu Hiroshima. Brecht changea alors sa vision du personnage et notamment le monologue de la fin: Galilée s'accuse d'avoir trahi la science, d'avoir pensé que la science pouvait vivre dans son petit monde, indépendamment des modes de production et du politique. Et, donc, il accuse Galilée d'être un traître irresponsable. Galilée dit : j'ai inventé un nouveau système du monde, ce qui en est fait après ne me regarde pas. Brecht dit que cette position est impardonnable. C'est la question de la responsabilité.

Galilée est donc un personnage très complexe ?

Oui, il a besoin du pouvoir, de travailler avec le pouvoir. Contradiction que Brecht devait porter en lui si on pense à la complexité des rapports qu'il entretenait avec le pouvoir en RDA... Il n'y a pas d'un côté l'Eglise et de l'autre Galilée. Ils parlent de la même chose, emploient les mêmes formules, les mêmes mots. Galilée est un fils fidèle de l'Eglise. Ils emploient le mot raison bien qu'il n'ait pas le même sens dans la bouche des uns ou des autres...

Finalement on doit sortir de la représentation en se demandant comment on doit juger Galilée. Pourtant, ce qui est au centre de la pièce n'est pas Galilée, mais les questions que pose Galilée. Quant à la notion de personnages... Pour moi, au théâtre, il n'y a pas de personnages. Il y a simplement les porteurs d'une parole et de différents points de vue. Mais c'est toujours l'auteur qui parle. Dans **La Vie de Galilée** à certains moments on a l'impression de voir des fonctions, car ce sont des gens qui viennent uniquement développer un point de vue. Pour autant je n'ai pas envie de faire un spectacle où on échange des théories. Galilée est toujours en mouvement et parle toujours de mouvement. Il parle de choses très simples et très violentes mais ce n'est jamais théorique. Je le vois comme un poète plutôt que comme un vieux savant...

Quels sont alors vos partis pris de mise en scène et de scénographie ?

J'ai voulu que huit acteurs interprètent la trentaine de rôles pour ne pas traiter la pièce comme une pièce historique mais plutôt comme un petit opéra de chambre... Quelqu'un qui joue un rôle doit pouvoir jouer un autre rôle à un autre moment, mais qui soit simplement la continuation d'une même pensée. Montrer aussi comment cette langue, que je trouve extrêmement charnelle dans la traduction d'Eloi Recoing, et même lyrique, comment cette langue prend vraiment forme, pourquoi cela devient vraiment un vertige. Dès qu'on oublie ce vertige on devient explicatif. Dans cette pièce il y évidemment l'écueil de la discussion philosophique... mais pour moi la discussion ne peut pas exister au théâtre. Galilée est un jouisseur de la pensée.

J'ai envie de quelque chose de plus léger que pour **Le Mariage de Figaro** où le texte parlait énormément de décors et pas d'espace. Ici on parle énormément d'espace mais aussi d'espace de la pensée. Il s'agit de mettre cette pensée au cœur du plateau, arriver à ce qu'on ne voit pas des gens qui discutent, mais comment ils véhiculent des idées, et quels repères ils trouvent. Galilée fait penser à Faust, il y a un parallèle évident. ..

Recueilli par **Raymond Paulet**

Jean-François Sivadier

Né le 11 juillet 1963. Ancien élève de l'Ecole du TNS, Jean-François Sivadier est comédien et metteur en scène. Proche de Didier-Georges Gabily, il a travaillé à sa mise en scène, laissée inachevée, du diptyque **Dom Juan / Chimère et autres bestioles** en 1996 au Théâtre National de Bretagne à Rennes.

Il est comédien sous la direction de **Didier-Georges Gabily** dans **L'Echange** de Claudel, **Violences** de Gabily, **Enfonçures** de Gabily, de **Jacques Lassalle** dans **Léonce et Léna** de Büchner et **Bérénice** de Racine, de **Daniel Mesguish** dans **Titus Andronicus** de Shakespeare, de **Christian Rist** dans **La Veuve** de Corneille, d'**Alain Françon** dans **La Vie parisienne** d'Offenbach, de **Dominique Pitoiset** dans **Faust (Urfaust)** de Goethe, de **Serge Tranvouez** dans **Le Partage de Midi** de Claudel, de **Laurent Pelly** dans **Peines d'amour perdues** de Shakespeare, de **Yann Joël Collin** dans **Henri IV** de Shakespeare, et dans ses propres mises en scène **Italienne avec orchestre** et **La Folle Journée ou Le Mariage de Figaro** de Beaumarchais

Il réalise la mises en scène / écriture de **Italienne avec orchestre** (1997) Création au Cargo à Grenoble, **Noli me tangere** (1998) Impromptu créé au Théâtre National de Bretagne à Rennes pour le festival «Mettre en Scène», et la mise en scène de **La Folle Journée ou Le Mariage de Figaro** (2000 / 2001) de Beaumarchais. Création au Théâtre National de Bretagne à Rennes.

enseignement

Ateliers avec l'Ecole de Comédiens du Théâtre National de Bretagne - Rennes

. 1994 : avec Serge Tranvouez sur Tchekhov

. 1998 : avec Nicolas Bouchaud sur Phèdre

. juin 2000 : a participé au jury du concours de recrutement de la quatrième promotion de l'Ecole du TNB.